



Le Messenger

Colligite fragmenta ne pereant / Ramasser les parcelles de peur qu'elles ne se perdent

Volume 1 – NUMÉRO 65

Bulletin de la Société d'histoire de Joliette – De Lanaudière

Service d'archives privées agréé par BAnQ / SAPA



Boisson et embouteillage Adélar Lapierre, rue Lajoie à Joliette

Juin/Juillet 2022
ISSN 1718-0481



Le Messenger vol 1 numéro 65
ISSN 1718-0481

Responsable de la rédaction :
Jannie Thériault / archiviste

Collaborateurs :
Jean Claude De Guire, Jean-Pierre Malo, Jannie
Thériault et Claude Perreault

Mot de la direction

Au mois de mars dernier, le conseil d'administration de la Société d'histoire m'a accordé un congé sans solde d'un an. Cette ouverture me permettra de refaire mes énergies et de prendre soin d'un membre de ma famille. Mais nous avons la chance de bien combler ce vide avec l'embauche d'une archiviste dévouée et passionnée par son métier, madame Jannie Thériault. Je lui laisse le soin de se présenter ci-après. Ce numéro 65 du MESSAGER nous transporte sur les rayons des étagères de nos magasins d'archives avec un clin d'œil à la collection C18 par notre ex-président Claude Perreault et une étude étendue de l'œuvre d'un fils de Sainte-Élisabeth, Eugène Lessard, par l'historien Jean-Pierre Malo.

Jusqu'à mon retour en juin 2023, nos bureaux seront toujours ouverts du lundi au mercredi de 9h à 17h et le jeudi sur rendez-vous. Madame Thériault saura par le courriel vous informer l'année durant des activités, conférences ou perspective de voyage.

Avec la joie de vous laisser entre bonnes mains, j'anticipe celle de vous revoir. Bon été!

Jean Claude De Guire

Une nouvelle archiviste à la Société d'histoire de Joliette

Par Jannie Thériault, archiviste

Je me présente officiellement dans ce MESSAGER aux personnes qui ne m'ont pas encore rencontré dans les bureaux de la Société ou lors de l'événement de la Journée des Patriotes le 23 mai dernier sur la Place Bourget.



Mon nom est Jannie Thériault et je suis nouvellement archiviste à la Société d'histoire de Joliette-De Lanaudière. Je serai à la Société pour une durée d'un an.

Je détiens un Baccalauréat en études littéraires et un Certificat en gestion de l'information et des archives, tous deux obtenus à l'Université du Québec à Montréal.

Je me suis intéressée au métier d'archiviste à la première année de mon BAC lors d'une rencontre avec la belle-mère de mon colocataire de l'époque et qui est archiviste au Cégep de Maisonneuve. Elle m'a parlé de la technique en documentation et gestion de l'information qui se donne à ce même cégep. Au fil de la conversation, j'ai remarqué que ce programme serait une belle addition à mon parcours scolaire et me permettrait de travailler dans un domaine qui pourrait allier ma passion pour la lecture et l'écriture

et mon intérêt pour l'histoire. Ce n'est que plus tard durant mon BAC que j'ai fait la connaissance du certificat en archivistique et j'ai bifurqué vers ces études.

C'est avec une grande curiosité que je redécouvre la ville de Joliette et ses environs à travers les documents, les photographies et les artefacts que la Société a accumulés et conservés depuis sa création en 1929. L'histoire de la région est fort intéressante et c'est une des raisons qui m'a poussé à poser ma candidature pour le poste. Ces quelques semaines de formation m'ont aussi permis de découvrir une société qui est riche en histoire et en contenu. La Société est près de ses membres, de ses chercheurs et chercheuses et de plusieurs organismes dont la ville de Joliette avec qui nous collaborons pour offrir des activités et des expositions sur divers sujets passés et présents.

Travailler à la Société d'histoire de Joliette est une belle expérience qui me permettra d'en apprendre davantage sur le fonctionnement d'une société d'histoire et d'un centre d'archives privées agréé. Au plaisir de vous rencontrer et de travailler avec vous !

La collection C18 : collection descendants de Nicolas Perrot

Par Claude Perreault

Dans la région Lanaudière, les Perrot, Perrault, Perreault constituent une des familles les plus importantes de la région. Ils sont originaires de Bourgogne et sont descendants de Nicolas ou d'un des frères Jacques ou François Perrault. Nicolas est originaire de Darcey (Côte-d'Or) alors que les frères Jacques et François viennent de Cosne-sur-Loire (Nièvre). On a tenté de vérifier s'il y avait un lien de parenté entre ces deux souches, mais nous ne sommes pas parvenus à établir de tels liens.

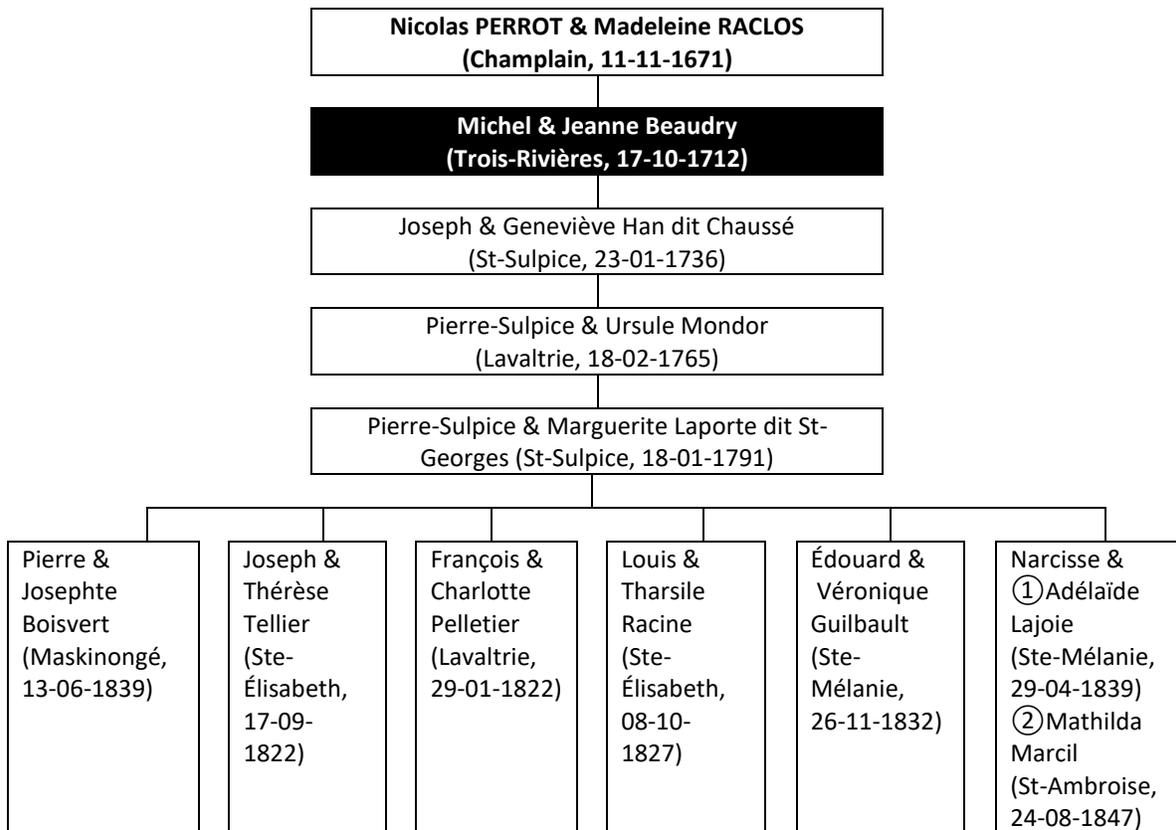
Or, quatre des fils de Nicolas s'établirent à Saint-Sulpice et de là essaimèrent, au début du 18^e siècle dans les comtés de Berthier, Joliette, L'Assomption et Montcalm. Quant aux descendants de Jacques, on les retrouve au sud-ouest de la région, soit principalement à Saint-Roch-de-l'Achigan, Mascouche et Terrebonne. Les descendants de François s'établirent dans la région de Québec.

Les quatre fils de Nicolas Perrot et de Madeleine Raclos qui s'établirent à Saint-Sulpice au début du 18^e siècle furent Michel, Pierre, Claude et Jean. À ces quatre fils de Nicolas et de Madeleine Raclos, il faut également ajouter les descendants de Françoise et de

François Dufault qui vinrent rejoindre leurs cousins à Saint-Sulpice ou à L'Assomption : ce sont des Dufault et des Beaupré particulièrement.

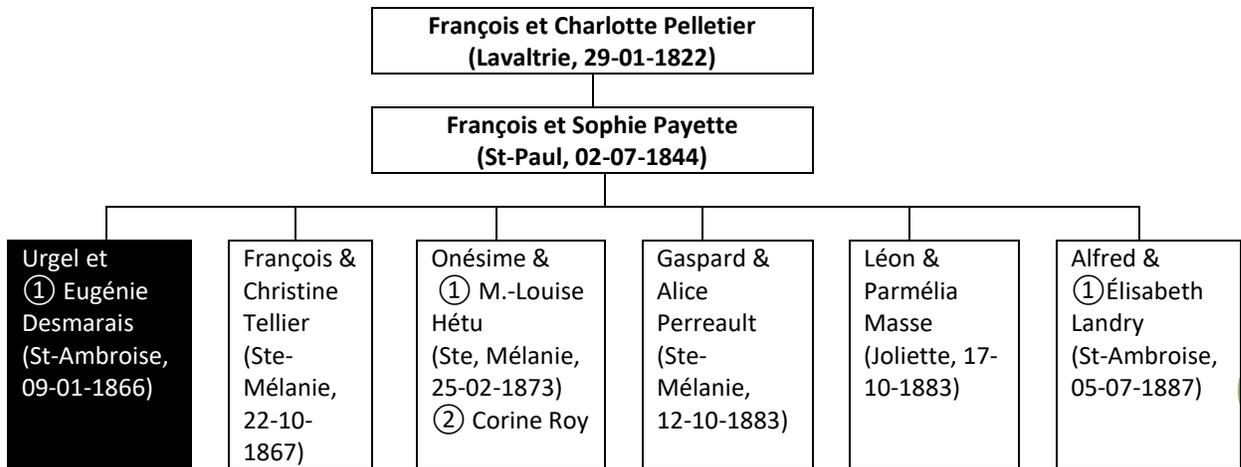
Après avoir fait ma généalogie, l'idée m'est venue de tenter de retrouver les photos de mes ancêtres avant qu'elles ne disparaissent et de les joindre au document initial. Ainsi naissait la base de ce qui allait devenir le fonds Nicolas Perrot.

À titre d'exemple, prenons la lignée de Michel et de Jeanne Beaudry :



Ce premier tableau illustre la descendance de Michel et de Jeanne Beaudry qui se marient à Trois-Rivières, s'établissent d'abord à Bécancour puis à Saint-Sulpice à partir de 1719 puisque quatre enfants sont baptisés à Saint-Sulpice entre 1719 et 1723. D'autre part, six fils de Pierre-Sulpice et de Marguerite Laporte quittent Saint-Sulpice pour s'établir à Sainte-Mélanie au début du 19^e siècle. Ce sont Pierre, Joseph, François, Louis, Édouard et Narcisse.

Nous suivrons alors un de ces fils : François qui épousa Charlotte Pelletier à Lavaltrie en 1822.



De l'union de François et de Charlotte Pelletier, naquit à Sainte-Mélanie, un fils, François qui épousera Sophie Payette à Saint-Paul, en 1844. De ces personnes qui vécurent entre 1671 et 1850 nous n'avons pas trouvé de photos. Mais François et Sophie Payette donnèrent naissance à sept fils. C'est la première photo que nous avons retracé des 7 fils de François et de Sophie Payette ainsi que de la maison ancestrale de François et de Sophie Payette.

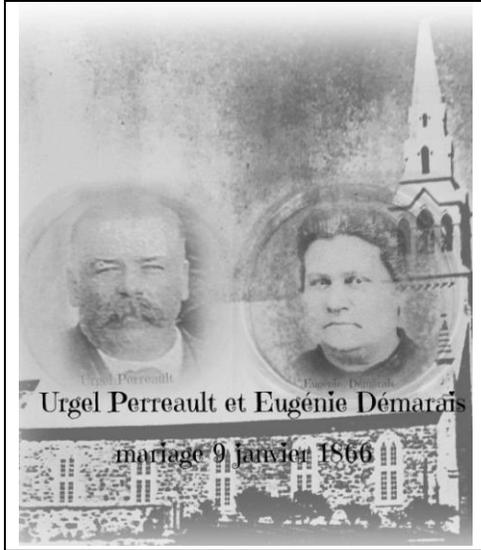


Les fils de François et de Sophie Payette
De gauche à droite :
1^{re} rangée : Urgel, le chanoine Adélarde et François
2^e rangée : Gaspard, Alfred, Onésime et Léon



Maison de François et de Sophie Payette
 (angle chemin Ste-Béatrix et rue principale à Ste-Mélanie-côté sud).

On a réussi à retracer plusieurs descendants de chacun des fils de François et de Sophie Payette dont :



On peut ici joindre les sœurs des frères Perrault : Josephite et Marguerite. La première épousa François Hétu à Saint-Sulpice en 1820 et la seconde Alexis Paquin en 1823, également à Saint-Sulpice.

Puis, on peut continuer avec les fils d’Urgel et d’Eugénie Desmarais :



Joseph & Léda Riberdy
 (Ste-Mélanie, 23-01-1893)



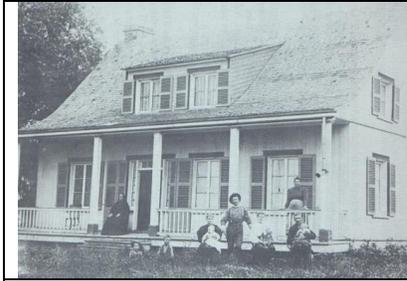
Télesphore et Eudora Perreault
 (Ste-Mélanie, 23-01-1894)



Parfait &
 ① Anna Trudeau
 (St-Ambroise, 08-09-1903)



380, rang de Kildare
Saint-Ambroise



971, rang de Kildare
Saint-Ambroise (incendiée)

- ② **Ida Barnabé**
(L'Épiphanie, 09-06-1923)
- ③ **Claudia Houle**
(St-Liguori, 02-07-1927)

La maison de Parfait qui était sise dans le rang de Kildare fut démolie et remplacée par une nouvelle construction.

Par la suite, on continue à rechercher les photos des enfants de Joseph et de Léda Riberdy, de Téléphore et d'Eudora Perrault, de Parfait et Anna Trudeau etc.

En faisant le tour des membres de votre famille, vous pouvez retrouver des photos anciennes des membres de votre famille, des lieux où ils ont habité, numériser ces photos et déposer ces archives à la Société d'histoire de Joliette-de-Lanaudière et préserver ainsi un patrimoine qui sera conservé pour les générations futures.

Un curé entreprenant issu d'une famille pionnière

Par Jean-Pierre Malo

(Veuillez noter que ce texte de monsieur Malo était initialement destiné à sa famille maternelle, mais que considérant son intérêt en regard de l'histoire régionale (Saint-Jean-de-Matha), il nous fait plaisir de le publier ici)

Introduction

Aussitôt la guerre de Sécession terminée aux États-Unis d'Amérique en **1865**, une véritable « *franco-américanie* » s'empare des Québécois coincés sur leurs pauvres terres après les Troubles de **1837** et l'Union forcée qui en suivit.

En moins de 10 ans au début de la seconde moitié du XIXe siècle, plus de 100 000 Québécois désertèrent la « *province of Quebec* » pour passer en douce les lignes américaines plus au sud. En **1895**, ils furent plus de 570 000 à quitter terre et famille, pour améliorer leur sort au pays de l'Oncle Sam. Selon Gérard-J. Brault qui a publié un livre au Québec en **1995** sur les « *Franco-américains, la langue française et la construction de l'identité nationale* », ils étaient venus aux States pour « *améliorer leur situation pécuniaire et pour réclamer leur part de l'abondance américaine* ». Les

Québécois n'étaient-ils pas partout chez eux en Amérique du Nord depuis que René-Robert Cavalier de La Salle en **1682** avait d'abord exploré les Grands-Lacs des États-Unis et du Canada puis descendu le grand fleuve Mississippi jusqu'au golfe du Mexique pour enfin planter sa croix en « *Louisiane* » en l'honneur du bon roi Louis XIV ?

Le pays des machines

Au beau milieu du XIXe siècle, les États-Unis d'Amérique surtout, sont en pleine révolution industrielle et les Québécois plus au nord ne sont pas ignares des nouvelles façons de faire et de vivre plus au sud. En horde hétéroclite, ils accourent aux manufactures de la Nouvelle-Angleterre. En **1914**, à la fin de l'émigration canadienne-française, les Québécois seront 700 000 en Nouvelle-Angleterre soit la moitié de la population du Québec en **1911** ! La seule ville de Falls River au Massachusetts à la frontière du Rhode Island devint, au début du siècle dernier, la troisième ville française en Amérique du Nord après Montréal et Québec !

À peine arrivés, ceux qu'on appelait les « Francos » à l'époque étaient aussitôt embauchés. Les emplois ne manquaient pas dans les nouvelles manufactures de la Nouvelle-Angleterre où les nouvelles machines, quoique très dangereuses, attiraient surtout les pauvres paysans du Québec. On payait un beau gros 14\$ par semaine, ce qui faisait l'envi de bien des Québécois restés dans leurs cabanes à passer l'hiver les deux pieds sur la bavette du poêle ! Ne parlant pas anglais et étant de bons et obéissants catholiques, les Francos de la Nouvelle-Angleterre réclamèrent à leur nouvel évêque leurs propres paroisses catholiques et totalement françaises dans ce qui allait devenir les « *Petits Canadas* ». C'est ce qu'on a appelé les « paroisses nationales » avec un curé « canadien-français » qui dispensait tous les bons offices en français. Pour nombre de Québécois maintenant installés dans leur bourgade, « *l'anglais était l'idiome étranger* ».

Les curés

Tout un monde francophone se cramponnait à la soutane de son curé dans les 42 nouvelles paroisses nationales fondées en Nouvelle-Angleterre entre **1861** et **1880**. En fait, on voulait éviter à tout prix (!) l'assimilation; les paroisses nationales dites Petits Canadas constituaient de formidables bastions pour enraciner en terre américaine la foi catholique et la langue française, non pas celle issue de Molière, mais plutôt celle d'un curé Labelle.

Parlant de curé, celui de la Nouvelle-Angleterre reproduisait en tout point les us et coutumes des paroisses du Québec, ultramontanisme compris. Il était partout, sur la place publique incluant l'église et l'école, mais aussi dans toutes les demeures où le

chapelet, la grand-messe du dimanche, le jeûne du matin de la communion et la confession étaient de rigueur. Il veillait au salut des âmes et mettait son nez dans toutes les affaires civiles. Plus encore, il détenait pouvoir et autorité après avoir été un confident, un conseiller, un arbitre et le représentant de ses ouailles françaises auprès du monde extérieur anglophone. Émigré lui aussi, le curé était toutefois instruit et avait le bras long, même en affaires on s'en doute. Par sa présence omnipotente à l'église, mais également dans toutes les sociétés mutuelles ou d'entraide de sa paroisse, il était partout comme le bon Dieu. On lui devait reconnaissance et bien sûr obéissance, rythmant à sa guise tous les grands événements de l'année liturgique et civile. Ainsi, il n'était pas rare que trois ans à peine après la fondation d'un Petit Canada, 2000 canadiens-français émigrés se paient une église de 50 000\$ au grand étonnement du clergé irlandais catholique qui prédominait en Nouvelle-Angleterre.

Après l'érection de nouvelles paroisses, les nouveaux arrivants francophones de la Nouvelle-Angleterre, avec l'aide irremplaçable de leur curé, construisent donc presbytères, écoles et couvents après avoir fondé leurs sociétés de survivance et leurs propres journaux. En **1914**, la ville de Woonsocket dans le comté de Providence au Rhode Island se disait le « *Québec de la Nouvelle-Angleterre* ».

Peu à peu cependant, les franco-américains des nouvelles générations nées aux États-Unis, devenus bilingues, firent leur place en politique, dans les affaires et même dans le sport. Ces derniers aspiraient de vivre de plus en plus comme de vrais américains même si la religion catholique leur tenait encore bien à cœur. Entre **1910 et 1920**, ils ne furent que 62 000 Québécois à passer la frontière américaine soit comme « *oiseaux de passage* », c'est-à-dire pour quelques années seulement, soit comme futur américain à plein titre et droits.

Aujourd'hui, les descendants de la vague migratoire de la fin du XIXe siècle, ne parlent presque plus français, étant totalement intégrés dans le « *melting pot* » américain au même titre que les italiens, siciliens, russes, allemands et autres arrivants de divers pays. Seulement 30% des habitants de la ville de Manville au Rhode Island parleraient encore français de nos jours.

Le curé Eugène Lessard de la paroisse de Saint-Jacques du dit lieu entre **1896 et 1929**, doit bien se « r'virer » dans sa tombe !

Parlons un peu de lui et de sa famille maintenant.

1.- Le curé Eugène Lessard

J'ai voulu par cette longue introduction mettre les lecteurs en contexte avec l'arrivée en Nouvelle-Angleterre de l'abbé Eugène Lessard, né a Sainte-Élisabeth, mais élevé à Saint-Jean-de-Matha ! Grâce à Réjean Olivier, bibliothécaire émérite, et à l'abbé J.-Hector Geoffroy qui a écrit en **1960** trois livres sur « *Les prêtres natifs de la paroisse de Sainte-Élisabeth, diocèse de Joliette* », j'ai pu en apprendre davantage sur notre grand oncle dit le « curé Lessard », né le 4 juillet **1859** et décédé le 3 avril **1929** à l'âge de 69 ans.



Curé Eugène Lessard © SHJL

Examinons d'abord la vie du curé Lessard, le frère de notre grand-père Auguste, cultivateur de Saint-Jean-de-Matha. Dans un autre chapitre, nous parlerons plus abondamment de la famille Lessard à la lumière des renseignements fournis par l'abbé Geoffroy, ce petit prêtre d'à peine cinq pieds aux tempes grises, qui fut un professeur aimé et apprécié au Séminaire de Joliette dans les années **1960**.

À ma grande et belle surprise, l'abbé Eugène Lessard fait parti de la mosaïque de **1925** des prêtres natifs de Sainte-Élisabeth entre **1798 et 1925**. Cette mosaïque existe encore et est accrochée à un mur de la sacristie de l'église de Sainte-Élisabeth près de Joliette. Sur celle-ci apparaissent 69 prêtres, 9 curés et 3 évêques !

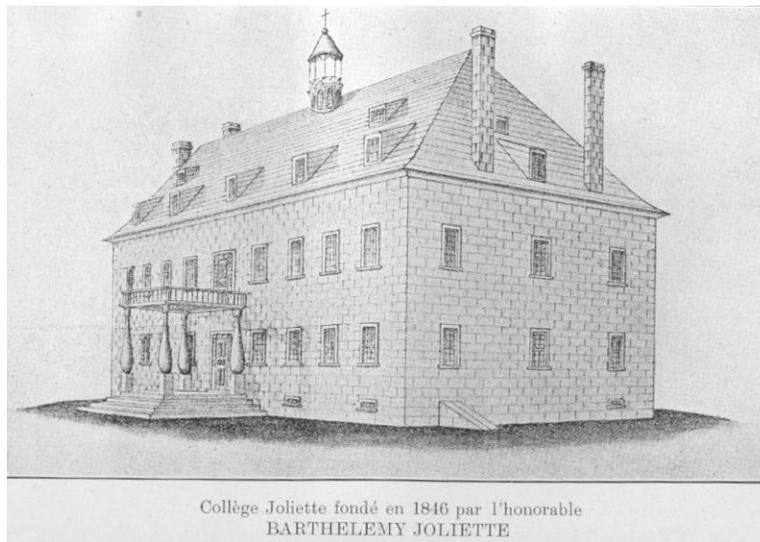
Selon l'abbé Geoffroy, Eugène Lessard est le fils d'Édouard Lessard et de Marguerite Pépin dit Lachance, lesquels se sont mariés à Saint-Barthélemy près de la ville de

Berthierville le 28 mai **1855**. À l'arrivée de ses parents à Saint-Jean-de-Matha vers **1863**, il a quatre ans et il n'est pas le seul enfant lors du déménagement. On y reviendra plus tard.

La vocation d'Eugène Lessard

Saint-Jean-de-Matha, à cette époque, vient tout juste d'être incorporée en municipalité (**1855**) et à chaque année, on arrive du sud pour développer un lopin de terre...comme les Lessard de Sainte-Élisabeth. À 13 ans en **1872**, Eugène le fils d'Édouard, ce futur maire et marchand général de Saint-Jean-de-Matha, entre au Collège de Joliette et « fit trois ans dans les classes de français soit préparatoire, éléments et syntaxe », d'autres éléments, mais latins puis comme le veut la coutume à l'époque, il monte en Versification, fait ses Belles-Lettres, puis sa Rhétorique et enfin ses deux années de Philosophie pour clore un long cursus classique de 9 années !

En **1881**, il est donc finissant au Collège de Joliette et l'abbé Hector Geoffroy se plaît à souligner qu'il compte parmi ses confrères de classe Mgr Napoléon Prévile, originaire de Saint-Ambroise, docteur en philosophie, vicaire forain, chanoine et éminent curé de Valleyfield et Beauharnois. Également, le père Émile Foucher, c.s.v., curé fondateur de la paroisse Outremont de Montréal et l'avocat Arsène Lavallée, ancien maire de la ville de Montréal...



Collège de Joliette avant 1904 © SHJL

En septembre **1881** jusqu'en juin **1882**, il a étudié la théologie au Collège de Joliette tout en étant professeur. Puis de **1882 à 1884**, il déménagea au grand Séminaire de Montréal pour compléter ses études de théologie. Après un bref retour au Collège de Joliette

entre **1884** et **1885**, il fut ordonné prêtre à la cathédrale de Montréal le 28 février **1885** par Mgr Édouard-Charles Fabre, archevêque du diocèse de Montréal.



Mgr Édouard-Charles Fabre © SHJL

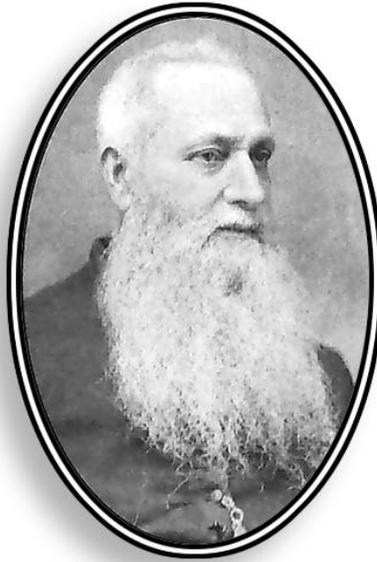
La première messe de notre grand oncle fut célébrée en la paroisse de Sainte-Cunégonde de Montréal (aujourd'hui à Verdun) où d'ailleurs il officia comme vicaire pendant quatre ans soit de **1885** à **1889**. Par suite de quelle influence décida-t-il de partir comme bien des Québécois vers le lointain Rhode Island dans le diocèse de Providence?

Son départ pour la Nouvelle-Angleterre

Comme nous l'avons vu précédemment, les prêtres canadiens-français étaient très en demande en Nouvelle-Angleterre par suite de l'émigration massive de la deuxième moitié du XIXe siècle. Il accompagna donc ses compatriotes aux États-Unis pour devenir vicaire de la paroisse du Précieux-Sang à Woonsocket, Rhode Island, sous l'autorité de l'illustre curé de l'endroit, le futur Mgr Charles Dauray. Selon un chroniqueur du journal local, « *il se sentait attiré vers cette population isolée des États-Unis* ». Son heure de gloire n'arriva cependant que sept ans plus tard en **1896** quand il fut nommé curé de la jeune paroisse nationale de Saint-Jacques de Manville, une paroisse sans presbytère, ni véritable école capable de recevoir les enfants des nouveaux arrivants canadiens-français.

À son arrivée à Saint-Jacques de Manville en **1896**, le petit village abritait déjà 1500 âmes franco-américaines. Il y avait bien une église, mais pas de presbytère pour loger le curé qui devait dormir, on imagine, dans la sacristie comme c'était coutume à l'époque. Quatre ans après son installation et fort bien accueilli par ses paroissiens qui

l'estimaient, il fit bâtir un presbytère dit somptueux qui coûta à ses fidèles la somme astronomique pour l'époque de 15 000 \$. L'abbé Lessard avait probablement fait siennes les paroles du célèbre supérieur du Collège de Joliette Cyrille Beaudry quand, réclamant de l'argent pour la construction de sa fameuse chapelle gothique, il avait dit en chaire à ses ouailles : « J'ai deux nouvelles à vous apprendre. Une bonne et une mauvaise. La bonne, c'est que j'ai trouvé l'argent qu'il faut pour construire au plus tôt. La mauvaise, c'est que l'argent est...dans vos poches »!



Père Cyrille Beaudry © SHJL

Un curé estimé

Les paroissiens et citoyens de Saint-Jacques de Manville ne faisaient pas exception à la règle en Nouvelle-Angleterre et aimaient bien leur curé. Plusieurs d'entre eux se demandaient maintenant qui s'occupera de ses besoins domestiques depuis qu'il avait un toit. Le curé ne perdit pas de temps pour attirer dans sa fervente paroisse les Sœurs de Sainte-Anne venant de Lachine au Québec et celles de Jésus-Marie qui prirent également la direction de l'enseignement scolaire. D'église en presbytère, et de presbytère en école, il n'y eût qu'un pas. On agrandit l'école qui prouva « *la bonne volonté de la part des paroissiens, ce qui fut une preuve de la plus haute estime dont jouissait le pasteur vénéré* », selon la chronique locale.

Puis ce fut l'achat d'un orgue superbe « pour la splendeur du culte divin »...le tout payé rubis sur l'ongle par les vaillants paroissiens. En **1920**, une « *épreuve douloureuse* »

fouetta les ardeurs spirituelles et matérielles du bon curé Lessard des États. Le feu se déclara à l'église et tout fut détruit de fond en comble, ne laissant qu'un grand espace vide au-dessus des ruines fumantes. Voici ce que rapporte le journal local de ce triste évènement :

« Certains paroissiens pleuraient à chaudes larmes à la vue du malheur...mais non seulement le curé Lessard ne versa pas une larme mais énergique devant le malheur, il les consolait et prédisait déjà que l'église sortirait des ruines plus belle et plus riche ».

En fait, on se demande si le curé, en de telles circonstances, ne se sentait pas plus riche que ses paroissiens qui eux, dès l'âge de 12 ans, s'esquintaient dès l'aube à la manufacture du coin après avoir délaissé l'école. De l'argent, évidemment pour l'époque, il y en avait, pour la famille et le curé.

Les enfants dans les manufactures

N'oublions pas qu'en **1870**, en plein bain migratoire, 62% des enfants de Lowell de moins de 16 ans travaillent dans les filatures du matin jusqu'au soir. En **1880** à Lewiston, un autre Petit Canada, ils sont 72% en bas de 16 ans à travailler. Pour tout dire, les parents mentaient carrément aux autorités américaines pour faire travailler leurs jeunes enfants, falsifiant leur nom et leur âge. Pour les « *oiseaux de passage* », ces Québécois qui prenaient congé du Québec pour un temps déterminé dans le but de se ramasser de l'argent, toute la famille, du plus petit au plus grand, devait « *faire de l'argent* ». Les Québécois et les Québécoises de cette époque ne mettaient-ils pas tous la main à la pâte sur la ferme, les uns faisant le train, les labours et le bois de chauffage, les autres, cuisinant, lavant et filant la laine, sans compter les dévotions chrétiennes au cœur du quotidien ? De la ferme au Québec à la filature en Nouvelle-Angleterre, le travail était tout aussi exigeant, mais certes plus payant...mais aussi plus dangereux.

Le curé Lessard pouvait donc accumuler les dons pour la construction de sa future église. En attendant, la messe était dite dans une salle de théâtre pour honorer le « *Saint Sacrifice* ». Même si le rêve d'une nouvelle église ne se matérialisera pas avant sa mort, le curé Lessard put aménager un sous-sol en lieu et place de l'ancienne église. Entretemps, on sait qu'il faisait des visites au Canada une fois par année avec ses deux servantes comme en témoigne une photo prise vers **1923** à la ferme de son frère Auguste à Saint-Jean-de-Matha et où est réunie toute la famille sauf la petite Yvette encore au berceau près de sa mère absente. On sait par ailleurs par ses nièces qu'il contribua à la construction de la célèbre maison à tourelle et brique rouge des Lessard au 45 rue Principale à Saint-Jean-de-Matha. Qui plus est, nous savons qu'il a acheté pour 3000\$ « *cash* » un moulin à bois, tout son attirail et son pouvoir d'eau sur la rivière

Noire du même endroit ainsi que des terres avoisinantes qui deviendront en partie une érablière, une fois le sapinage utilisé pour le moulin. Après cet achat surprenant par un curé, il vendit (!) le tout à ses frères Auguste et Ovila sans qu'on sache s'ils avaient tout payé, mais avec promesse de ne pas vendre ni autrement cédé les dits biens sauf à Édouard et à Eugène les fils d'Auguste. C'est cette dernière clause qui causa une chicane perpétuelle dans la proche famille des Lessard jusqu'à la mort d'Auguste puisque, comme on le sait, les deux fils ne virent pas l'ombre d'une érable à sucre. C'est Adrien et Claire Lessard, le vieux garçon et la vieille fille de la famille à Auguste restés sur la ferme qui héritèrent bien normalement de la ferme, des terres et de l'érablière.

De retour à Manville USA, le curé Lessard veillait à la « *sanctification* » de ses fidèles en incitant au dévouement les membres de différentes associations paroissiales dont il contrôlait l'agenda. À chaque messe, les officiers de ces associations recouvraient leurs beaux habits corporatifs comme les Chevaliers de Colomb, les Dames de Sainte-Anne, les enfants de Marie, ceux de la ligue du Sacré-Cœur, des Dames de la Charité ou des sociétés de tempérance qui combattaient avec le curé l'ivrognerie et l'alcoolisme. Tout un monde, franco-américain et fortement catholique, gravitait alentour du curé Lessard qui était autant protecteur qu'objecteur de conscience.

Manville en plein essor

Parlant du curé Lessard, Gérard Brault dans son livre sur les Francos-américains dit : « *qu'il ne craint pas d'aller chaque semaine passer plusieurs heures à visiter les classes, à faire subir les examens, à présider des concours et à encourager les enfants par des conseils appropriés et même des récompenses variées...* ». Qui plus est, il contrôlait les « bons livres » de la bibliothèque paroissiale et même les feuillets des pages frontispices du journal local. Car à l'époque, les romans de Dumas ou de Hugo, des auteurs jugés trop libéraux, n'étaient pas recommandés par les ecclésiastiques qui n'en avaient que pour le petit catéchisme.

Le Petit Canada de Manville était en plein essor au début du siècle dernier. En **1924**, à l'âge de 65 ans, le bon curé Lessard tomba malade. On parla à l'époque d'un « *choc paralytique* » qui le rendit « *invalide et impuissant (!)* ». Condamné par les médecins, il partit se reposer au Canada à « *l'hospice de Sherbrooke* » d'où il écrivit à son évêque des États-Unis, Mgr William Hickey. Conscient des bienfaits réalisés par le curé Lessard dans sa nouvelle patrie de Manville, Mgr Hickey refusa la démission du curé Lessard et lui écrivit « *qu'il serait toujours chez lui dans son presbytère au milieu des siens* ». Le bon curé revint donc à Manville encore malade et vécut, semble-t-il, des « *années douloureuses* ». Une de ses dernières grandes fiertés, fut celle de voir un fils de sa paroisse présider sa première messe comme nouveau prêtre. On a dû le transporter

dans le sanctuaire sur un brancard pour qu'il puisse assister à la première célébration d'un certain abbé Adélarde Pélouin.

La mort du curé Lessard

Puis le trois avril **1929** à 22 heures, le curé Eugène Lessard « *quitta ce monde préparé et résigné* ». Aux funérailles grandioses, « *six frères* » raconte le journal local, auraient pris place dans le premier banc soit « *Joseph, Romulus, Édouard, Ovila, Adélarde et Auguste* ». Retenons deux points importants de cette dernière citation. On connaissait bien ses frères Romulus, Ovila, Adélarde baptisé J. Dolor et Auguste, mais pas Joseph dont on a peut-être caché l'existence. La raison s'en trouve sûrement que Joseph quitta la religion catholique pour devenir ministre protestant, ce qui, selon l'abbé Hector Geoffroy notre informateur, était très mal vu au point que son frère prêtre Eugène en était très offensé. Notons également qu'il n'y avait pas que des mâles de la famille Lessard aux funérailles du curé, mais aussi sa nièce Juliette, son mari Paul Savoie et sa sœur Annette ! Enfin, Édouard, dont on parle dans la chronique, n'était pas un frère de Joseph, Romulus, Ovila, Adélarde mais bel et bien le fils d'Auguste, un connaisseur en moulin à bois !

Des funérailles grandioses

Inutile d'insister sur la grande pompe entourant l'hommage de toute une région du Rhode Island au curé Lessard. C'est l'abbé Stephen Grenier, grand ami du défunt et curé de Phoenix Arizona, qui fit le sermon élogieux. Portant le prestigieux titre de « monseigneur », l'abbé Grenier avait été le curé de la paroisse de la Sainte-Famille à Woonsocket.

Ne doutons pas de l'estime que manifestaient les Franco-américains au curé Lessard. Tous les curés des paroisses de Woonsocket précédés du doyen des prêtres de Providence, Mgr Charles Dauray, étaient les porteurs d'honneur. Des célébrités telles que le lieutenant-gouverneur du Rhode Island, l'honorable Félix Toupin, étaient présentes. Des prêtres de Joliette, ville du Québec où avaient fait ses études classiques le curé Lessard, avaient fait un long voyage pour accompagner leur ami à son dernier repos. Parmi ceux-ci, citons le Père Paul-Émile Farley, c.s.v., préfet des études du Séminaire de Joliette, le Père Foucher, confrère du défunt et Mgr Alfred Pelletier, le représentant officiel du diocèse de Joliette.



Père Paul-Émile Farley, c.s.v © SHJL

Si on se fie au nombre de messes offertes pour le repos en paix du curé Lessard, le curé Lessard avait dû passer une vie bien mouvementée ici bas soit :

- un service solennel à perpétuité à la maison mère des Sœurs de Sainte-Anne à Lachine au Québec;
- 100 messes pendant 10 ans grâce aux Sœurs de Jésus-Marie de Woonsocket;
- un « *trentain* » par le Père Foucher soit 30 messes célébrées une à une trente jours de suite !

Voici enfin l'hommage ultime rendu au curé Lessard dans la plus pure tradition des années **1920** :

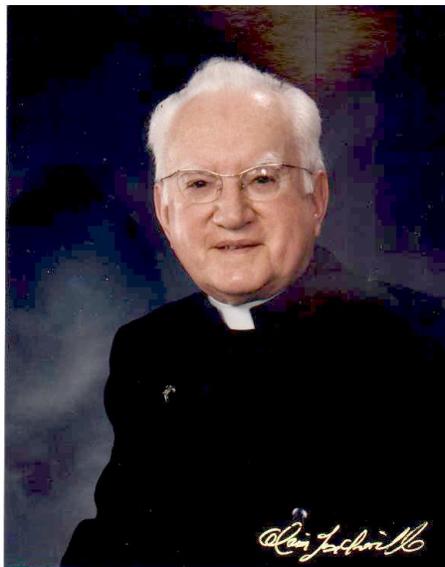
« Monsieur Lessard fut un prêtre selon le cœur de Dieu, un prêtre comme on aime à en rencontrer sur notre route, bon pieux, charitable, franc, loyal, digne, irréprochable de tenue et de manières, zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ».

Selon Adolphe Robert né dans le même rang Sainte-Émélie que le curé Lessard à Sainte-Élisabeth, notre grand oncle avait été 2^e chapelain de la Société franco-américaine de **1906 à 1910** dont un des objectifs était « *especially to bring forth in its true the exact part taken by the French race in the evolution and formation of the American people* » (site internet, Société historique franco-américaine). On peut dès lors conclure que le curé Lessard avait à cœur l'émancipation de ses compatriotes québécois aux États-Unis. On pourrait également ajouter qu'il avait autant à cœur le bien-être de ses paroissiens que le sien, quitte à devoir parler d'argent continuellement.

2.-Les premiers Lessard dans la région de Joliette : Pierre Lessard et Christine Gagnon

Comme nous le disions précédemment, l'abbé Hector Geoffroy en **1960** avait entrepris d'écrire trois livres sur les prêtres natifs de la paroisse de Sainte-Élisabeth et l'abbé Eugène Lessard apparaît comme étant le 23^e dans son premier tome. L'abbé Geoffroy ne s'était pas contenté de quelques informations glanées ici et là dans les presbytères ou aux archives du diocèse de Montréal pour nous présenter l'abbé Lessard, notre grand oncle. Une entrevue fort intéressante avait été réalisée par notre prêtre historien auprès de notre grand-père Auguste pour mieux décrire la famille Lessard de Saint-Jean-de-Matha, auparavant de Sainte-Élisabeth. Notre grand-père en **1960** avait déjà 83 ans étant le cadet de sa famille né en **1877**. Voyons ce que nous avons appris sur la famille Lessard à partir du chapitre écrit par l'abbé Geoffroy sur notre grand oncle, le curé Eugène Lessard de la Nouvelle-Angleterre.

19



Abbé Hector Geoffroy © SHJL

On sait déjà qu'Eugène Lessard est né le 4 juillet **1859**. Ses parents, Édouard Lessard et Marguerite Pépin dit Lachance, s'étaient mariés quatre années plus tôt à Saint-Barthélemy, comté de Berthier, le 28 mai **1855**. Vraisemblablement, d'autres enfants avaient précédés le futur curé Lessard.

Les parents d'Édouard, Pierre Lessard et Christine Gagnon s'étaient quant à eux mariés à Château-Richer le 8 janvier **1833**. Selon un notaire que l'abbé Geoffroy a consulté, Édouard leur fils serait né à Saint-Ferréol non loin de Château-Richer en **1834**. Édouard

apparaît dès lors comme le fils aîné de Pierre Lessard. Un an plus tard, vers **1835**, on retrouve toute cette famille à Sainte-Élisabeth. Édouard a plus d'un an à ce moment. Autre renseignement de première importance, le recensement de **1840** puis celui de **1850** fait par le curé de Sainte-Élisabeth à l'époque confirment que Pierre Lessard et sa famille sont bien domiciliés dans le rang Sainte-Émélie, terre No 1609 au cadastre seigneurial et les numéros 356-357 au cadastre paroissial de Sainte-Élisabeth. Ce rang qui existe encore est aujourd'hui rattaché à la municipalité de Notre-Dame-de-Lourdes. Si la paroisse de Sainte-Élisabeth fut fondée officiellement en **1834**, peut-on déduire que la famille Lessard faisait partie des pionniers ?



Bureau de poste de Sainte-Élisabeth © SHJL

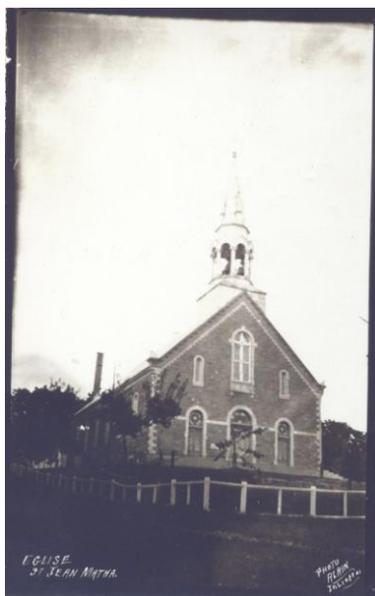
Au recensement de **1865**, soit 20 ans après la naissance de leur fils Édouard, il n'y a plus de trace de la famille de Pierre Lessard dans le rang Sainte-Émélie. Forcément, leur départ de Sainte-Élisabeth s'est effectué entre **1850 et 1865**, date du dernier recensement ! Pourquoi auraient-ils quitté Sainte-Élisabeth ? Une interprétation de l'abbé Geoffroy indique qu'il y aurait eu surpeuplement dans la petite paroisse d'origine de Sainte-Élisabeth et que la famille Lessard se sentait trop à l'étroit sur leur modeste terre. On sait par ailleurs que Pierre Lessard, cultivateur du lieu, possédait un moulin à carder la laine qui, peut-être, ne le faisait pas bien vivre. On sait par ailleurs que le moulin du lieu, à scier, à carder ou à fabriquer la farine, était un grand centre de communications puisque les usagers attendaient leur tour et jasaient pendant que le meunier faisait son travail. Pierre Lessard et son fils Édouard avaient-ils appris qu'un village naissant plus au nord laissait miroiter de belles opportunités ? Les Lessard, on le sait, renoueront au XXe siècle avec les moulins, à scier cette fois.

Le grand départ

Donc, Pierre Lessard, sa femme Christine Gagnon et leur famille quitte Sainte-Élisabeth vers **1863** selon l'abbé Geoffroy pour aller s'établir plus au nord à Saint-Jean-de-Matha, troisième lieu de résidence après Saint-Ferréol et Sainte-Élisabeth. Mais qui au juste faisait partie de la grande équipée vers le nord après la vente on s'en doute du moulin du rang Sainte-Émélie paroisse de Sainte-Élisabeth, de leur petite terre, de la non moins petite maison de planche grise et de quelques bâtiments pour les animaux ?

À part son fils Édouard qui a 28 ans et accompagné de sa femme Marguerite Lachance et leurs propres enfants déjà nés, il y aurait eu une autre fille, sœur d'Édouard donc fille de Pierre, appelée Élisabeth et qui se serait mariée à Saint-Jean-de-Matha le 24 septembre **1866** à Eusèbe Joly ! L'abbé Geoffroy n'en parle pas. Le registre de Saint-Jean-de-Matha que j'ai consulté confirme qu'Élisabeth est bel et bien la fille de Pierre Lessard et Christine Gagnon, donc la sœur d'Édouard et ...tante du curé Lessard!

Outre Pierre Lessard, Christine Gagnon, leur fils Édouard, sa femme Marguerite Lachance et sa soeur Élisabeth, quatre enfants d'Édouard nés et baptisés à Sainte-Élisabeth faisaient également partie du voyage soit Eugène le futur curé né en **1859** comme on le sait, puis Joseph né en **1860** qui deviendra ministre protestant au grand désarroi de son frère curé, puis Romulus en **1862** mais également Emma qui a encore été ignorée par l'abbé Geoffroy, mais dont j'ai retrouvé la trace dans le registre des mariages de Saint-Jean-de-Matha. En effet, Emma qui n'apparaît pas au registre des naissances de Saint-Jean-de-Matha puisqu'elle est née vraisemblablement à Sainte-Élisabeth, s'est mariée en **1871** à Saint-Jean-de-Matha avec Israël Joly...le frère d'Eusèbe qui avait marié cinq ans plus tôt Élisabeth Lessard, sa tante, sœur de son père Édouard! Probablement qu'Élisabeth, vivant sur la terre d'Eusèbe Joly, avait eu le temps d'informer son beau-frère durant une de ces belles veillées d'autrefois, qu'une de ses nièces, la belle Emma cherchait mari et pays.



En résumé, en partance de Sainte-Élisabeth, on était 9 dans la charrette (Pierre Lessard et sa femme Christine Gagnon, leur fils Édouard, sa femme Marguerite Lachance et ses 4 enfants et Élisabeth le deuxième enfant de Pierre) au moment du grand départ pour Saint-Jean-de-Matha. On peut imaginer facilement que tout ce beau monde vivant dans une toute petite maison dans des conditions précaires entre les années **1835** et **1863** ne se fit pas prier pour améliorer son sort dans un village prometteur plus au nord. Comme c'était la coutume à l'époque, le père « *se donnait* » à son fils aîné et demeurait avec lui dans la même maison jusqu'à sa mort. Tout naturellement, Pierre et Christine Lessard ayant atteint l'âge vénérable de 50 ans et plus, suivirent leur fils Édouard dans ses folles aventures du nord à Saint-Jean-de-Matha.

Autres renseignements

Notons quelques dates d'évènements survenus à Saint-Jean-de-Matha. Élisabeth, la sœur d'Édouard, est décédée en **1875** à l'âge de 35 ans seulement ! Quant à Emma, la fille d'Édouard né à Sainte-Élisabeth comme le futur curé Eugène, Joseph le ministre protestant et Romulus parti en Ontario, elle fut la marraine de J.-Dolor ou Adélarde Lessard, un des fils d'Édouard nés à Saint-Jean-de-Matha, frère de notre grand-père qui assista aux funérailles du curé Lessard en **1929** à Manville, Rhode Island. Qu'est-il arrivé d'Emma, la fille à Édouard, qui serait décédée ailleurs qu'à Saint-Jean-de-Matha puisqu'elle n'apparaît pas au registre des sépultures?

On sait qu'Édouard plein de fougue ne perdit pas de temps en arrivant à Saint-Jean-de-Matha. On sait qu'avec les sous engrangés avec la vente des actifs de Sainte-Élisabeth, il ouvrit un magasin général et se disputa avec un concurrent pour obtenir le permis de boisson du village, permis délivré par la municipalité. Mécontent, il prit le taureau par les cornes en se présentant maire en **1877**, ce qui lui permit d'ouvrir toutes grandes les portes de son magasin général et de vendre la fameuse bagosse ou baboche tant décriée par les curés.

Rappelons ici les enfants d'Édouard et de Marguerite nés dès leur arrivée à Saint-Jean-de-Matha à partir de **1863** (Édouard a 29 ans à l'époque et déjà quatre enfants, dont trois garçons et une fille sont nés à Saint-Élisabeth). D'abord Béloni née en **1864** qui mourut 11 jours plus tard. Puis Ida en **1865**, décédée en **1902** à l'âge de 37 ans; Marguerite en honneur de sa mère née le 11 août **1866** décédée un mois plus tard; Ovila né le 13 août **1869** et décédé à 65 ans le 2 juillet **1935** (la même année que notre grand-mère Laura Roy, la femme à Auguste qui l'hébergeait); J-Dolor ou Adélarde né le 8 février **1871** et décédé on ne sait où (probablement aux États-Unis suite à l'émigration

massive); Corona née le 20 août **1873** et décédée à 29 ans le 28 juin **1902** (dans la même année que sa sœur Ida et dont tante Claire disait qu'elle était folle un peu) et enfin, le cadet de la famille à Édouard, Auguste notre grand-père, né le 8 mars **1877** (l'année de l'élection de son père à la mairie), marié à Laura Roy, la fille à François-Xavier du rang Saint-Guillaume (FX pour les intimes) le 12 septembre **1899** et décédé à l'âge plus que vénérable de 93 ans le 27 novembre **1970** !



Village de Saint-Jean-de-Matha © SHJL

Retour sur le curé Lessard

Pour en revenir au curé Lessard, il avait donc 4 ans en **1863** lors de son arrivée à Saint-Jean-de-Matha avec son grand-père Pierre, sa grand-mère Christine, sa tante Élisabeth, son père et sa mère, Édouard et Marguerite, sa sœur Emma et ses deux frères Joseph et Romulus. C'est de cette paroisse qu'en **1872**, à l'âge de 13 ans, il partit faire ses « humanités » au Collège de Joliette. On parle bien ici du Collège de Joliette fondé en **1846** par Barthélemy Joliette et non pas du Séminaire de Joliette puisque que le diocèse de Joliette devant « célébrer » ses prêtres ne sera institué qu'en **1904**.

Épilogue

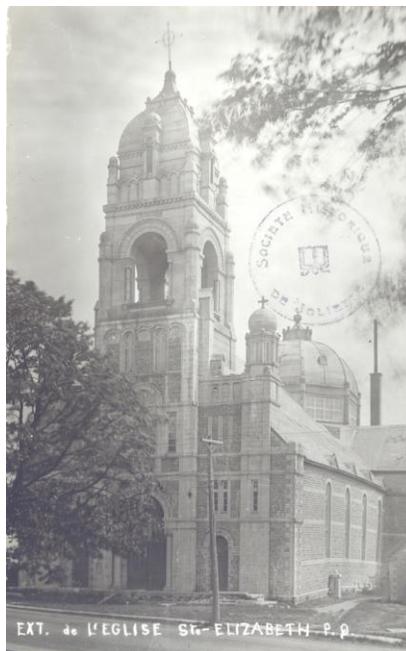
Il nous reste à confirmer la date de naissance d'Emma pour savoir si elle précédait ou suivait celle de son frère le curé Lessard. On peut supposer qu'elle fut son aînée puisque les parents s'étaient mariés en **1855** et que le curé Lessard, le plus vieux des garçons, est né en **1859**. Comme il y a imprécision à ce sujet, se pourrait-il qu'il y ait un ou deux autres enfants nés à Sainte-Élisabeth et jusqu'ici inconnus ? Seule une recherche dans les vieux registres de naissance de Sainte-Élisabeth pourrait nous en apprendre davantage.

Il serait intéressant également d'aller sur place dans le rang Sainte-Émélie aujourd'hui dans Notre-Dame-de-Lourdes. On pourrait observer s'il y avait un tirant d'eau pouvant actionner un moulin à eau ou si, fait plus rare du XIXe siècle, s'il s'agissait d'un moulin à vent...non pas pour scier le bois ou fabriquer la farine, mais pour carder la laine seulement.

Il faut croire ici que les Lessard étaient bien débrouillards. Si Pierre le grand-père était cultivateur et meunier, son fils Édouard fut agriculteur et menuisier à Sainte-Élisabeth selon l'abbé Geoffroy, mais également marchand général avec détention d'une « licence » de boisson, prêteur averti moyennant rentes, maire du village etc. Le rapprochement avec Séraphin Poudrier de l'auteur Claude-Henri Grignon est ici facile à faire même si on a jamais entendu parler d'avarice chez les Lessard sauf peut-être que comme notre grand-père Auguste, ils étaient « *proches de leurs cennes* ».

La beauté de l'ancienne maison des Lessard, avant celle en brique rouge de la rue Principale, et encore existante sur la route 131 à côté du local de la Chambre de Commerce, laisse à penser que les Lessard avaient les moyens de leurs ambitions.

Les visites du curé de la famille, argenté lui aussi, devait être l'occasion de belles réjouissances tant dans la famille que dans le petit village en pleine croissance de Saint-Jean-de-Matha.



Église de Sainte-Élisabeth © SHJL

P.S. On écrit bien « Sainte-Émélie » et non « Sainte-Émilie » comme d'ailleurs s'appelle la municipalité de Sainte-Émélie de l'Énergie.